Choix d'auteur : les langues de l'épigramme épigraphique après 400 av. J.-C. et la liberté de choix des rédacteurs par rapport aux traits dits 'épiques'

Autor(en): **Dell'Oro, Francesca**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Entretiens sur l'Antiquité classique**

Band (Jahr): **65 (2019)**

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-984754

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

VIII

FRANCESCA DELL'ORO

CHOIX D'AUTEUR

LES LANGUES DE L'ÉPIGRAMME ÉPIGRAPHIQUE APRÈS 400 AV. J.-C. ET LA LIBERTÉ DE CHOIX DES RÉDACTEURS PAR RAPPORT AUX TRAITS DITS 'ÉPIQUES'

ABSTRACT

The aim of this paper is to present a short history of the language(s) of the Greek epigraphic epigram after 400 BC, focussing on the absence/presence of features that are commonly termed 'epic'. While *CEG* 830 reflects the increasing influence of Attic in the fourth century, the dialectal mixture of *GV* 755 and the use of the epic-Ionic dialect in *GV* 1907 illustrate the later development of the epigrammatic language. Moreover, these epigrams were selected as their authors seem to have consciously engaged in a dialogue with the epic model, or to have deliberately refused to do so.

1. Pour un aperçu d'une histoire des langues de l'épigramme épigraphique

La langue de l'épigramme épigraphique est irréductible à une définition unitaire.[1] Les débuts du "first known written genre

[1] "Le iscrizioni non hanno un punto di irradiazione unico, quindi non vi sono le premesse perché si crei il connubio con un determinato dialetto": PALUMBO STRACCA (1987) 430. – Je souhaite remercier vivement Andreas Willi ainsi que la Direction et tout le personnel de la Fondation Hardt pour l'organisation des *Entretiens*. Grâce à la générosité de la Direction, j'ai pu séjourner en novembre dernier à la Fondation et terminer ainsi la rédaction finale de cette

in the Greek tongue"[2] remontent aux premières attestations alphabétiques en grec (*CEG* 432, 454) et son histoire s'étale sur toute l'Antiquité. Les choix linguistiques des rédacteurs ont été influencés non seulement par des changements majeurs dans l'histoire de la langue grecque – par ex., l'émergence de la *koinê* à base ionienne-attique –, mais aussi par l'anoblissement de l'épigramme en un genre littéraire reconnu. Des recueils d'inscriptions de l'époque classique[3] on passe, à l'époque hellénistique, aux recueils d'épigrammes "e non più solo di iscrizioni".[4] Le but de ma communication est de mettre en lumière la tension entre tendances unitaires (ou de genre) et tendances individuelles (les choix des auteurs) après 400 av. J.-C. : d'un côté, la diffusion de l'alphabet commun, de l'autre, celle de la *koinê* contribuent à créer une base épigraphique et linguistique plus uniforme qu'auparavant. Je me concentrerai, plus particulièrement, sur la présence ou l'absence dans les épigrammes épigraphiques de traits qu'on peut définir comme 'épiques', un élément linguistique constitutif de la langue de l'épigramme littéraire et également, mais de manière plus variable, de l'épigramme épigraphique. D'abord je fournirai un bref état de la question de l'étude de l'épigramme épigraphique et de sa langue en particulier. Ensuite je présenterai trois études de cas – du IVe siècle av. J.-C. à l'époque impériale – qui présentent trois langues différentes (l'attique, un mélange dialectal, la langue ionienne-épique) et dans lesquelles les auteurs montrent qu'ils ont engagé un rapport différent avec les traits épiques. Aucun de ces trois cas ne présente de solutions linguistiques exceptionnelles et les trois épigrammes ont été sélectionnées parce qu'il m'est paru possible d'entrevoir des choix linguistiques conscients de la part de leurs auteurs.

contribution. Je souhaite également remercier le Harvard's Center for Hellenic Studies pour son soutien indéfectible à mes recherches.

[2] BRUSS (2005) 168.

[3] A. PETROVIC (2007) 93-98 ; TSAGALIS (2008) 53-56.

[4] GARULLI (2012) 14.

2. L'épigramme épigraphique en tant qu'objet d'étude linguistique

L'épigramme épigraphique n'est pas seulement l'ancêtre, mais aussi l'un des modèles – implicite ou explicite – de l'épigramme fictive. D'ailleurs, le jeu avec les codes épigraphiques (par ex. les formules fonctionnelles de dédicace) est, avec la brièveté, l'un des critères distinctifs du genre. Si la présence et le rôle des codes épigraphiques dans les épigrammes littéraires, en particulier hellénistiques, sont au cœur de plusieurs études,[5] on s'est plus rarement intéressé à la question de l'influence de l'épigramme littéraire sur les épigrammes épigraphiques.[6] De même, on s'est rarement intéressé à la 'préhistoire' de l'épigramme littéraire, en étudiant les épigrammes épigraphiques des époques archaïque et classique du point de vue littéraire.[7] Les épigrammes épigraphiques ont été étudiées encore plus rarement à partir d'une approche globale qui ne soit pas seulement littéraire, mais aussi épigraphique et linguistique.[8] Cependant, on peut affirmer aujourd'hui que, grâce à l'intérêt renouvelé pour les rapports entre les deux typologies d'attestations, l'étude de l'épigramme épigraphique et celle de l'épigramme littéraire sont désormais de plus en plus perçues comme s'intégrant l'une à l'autre.[9]

Les épigrammes épigraphiques – soit transmises par voie directe soit citées par des auteurs – ont longtemps été considérées comme des expressions poétiques 'sous-littéraires' à cause de leurs buts pragmatiques qui les opposeraient, du moins en principe, aux épigrammes 'littéraires' réunies dans un recueil avec d'autres poèmes du même genre et transmises par la tradition

[5] FANTUZZI (2004), en particulier 283-338 ; BRUSS (2005) ; MEYER (2005) ; TUELLER (2008) ; cf. aussi ROSSI (2001) ; PETROVIC (2007) ; SENS (2011).

[6] PARSONS (2002) ; BETTENWORTH (2007) ; DE STEFANI / MAGNELLI (2011), en particulier 545-549 ; GARULLI (2012) ; CHRISTIAN (2015).

[7] TSAGALIS (2008) ; BAUMBACH / PETROVIC / PETROVIC (2010).

[8] Par ex., CASSIO (2007) ; KACZKO (2016).

[9] SISTAKOU / RENGAKOS (2016).

manuscrite.[10] L'intérêt croissant pour l'épigramme épigraphique en tant qu'ancêtre et modèle des épigrammes littéraires a pourtant amené à reconsidérer l'existence et l'opportunité d'une séparation nette entre les deux typologies d'attestation.[11]

Ces deux modalités d'attestation ne sont cependant pas sans conséquence pour notre réception de la langue de l'épigramme et il faut donc bien les garder à l'esprit. Gow et Page dans leur édition des épigrammes hellénistiques de l'*Anthologia Graeca* dégagent trois groupes d'épigrammes:[12] les épigrammes écrites "in Epic and Ionic dialect"; les épigrammes écrites "in a dialect which might properly be called non-Ionic, but which in this book it will be convenient, and in the Hellenistic age hardly incorrect, to call Doric"; les épigrammes dans lesquelles "the two dialects are inextricably mixed", comme déjà dans les inscriptions attiques en vers et ailleurs. Lorsque la tradition les confronte à des variantes dialectales pour les épigrammes du troisième groupe, Gow et Page ont fait valoir un critère d'uniformité ("the forms which best match the rest of the epigram"), bien que conscients du fait que certaines variantes pourraient être entrées dans la tradition suite à l'emploi de la part des copistes et correcteurs du même critère; lorsque la tradition est concordante, ils ont décidé d'introduire le moins de changements possibles et de 'presque' les limiter aux passages où un seul mot est 'aberrant'. Que le résultat des choix éditoriaux de Gow et Page ne soit pas toujours satisfaisant avait déjà été montré de manière convaincante par Palumbo Stracca à travers des cas de double attestation.[13] L'analyse de Sens des 'dorismes' du 'Nouveau Posidippe' (*P.Mil.Vogl.* VIII 309) l'a ultérieurement confirmé.[14]

[10] Par ex., HÖSCHELE (2010) 89 ("subliterar", "Gebrauchspoesie" vs "Buchepigrammatik"). Cf. aussi THOMAS (1998) 205 ("functional" vs "literary"), qui remarque toutefois que "the fiction of functionality is part of the essence of the developing epigrammatic genre".

[11] Voir notamment GARULLI (2012), en particulier 28-30 ; et CHRISTIAN (2015) 17-24.

[12] GOW / PAGE (1965) XLV-XLVI.

[13] PALUMBO STRACCA (1987) ; voir aussi KACZKO (2009) ; GARULLI (2012).

[14] SENS (2004).

L'étude des épigrammes épigraphiques, de son côté, a donné des résultats parfois divergents, en particulier quand il s'est agi de savoir si les auteurs ont employé leur propre dialecte. Les études de Mickey, qui ont eu une influence considérable jusqu'à une date récente, donnaient une réponse négative à la question "Were they [*sc.* les rédacteurs] then self-consciously writing 'literature' in their own dialects?".[15] De plus, Mickey dégageait une tendance à éviter les formes dialectales locales, qui se serait renforcée entre les plus anciennes attestations de l'âge archaïque et les épigrammes composées avant 400 av. J.-C.[16] Pourtant Buck reconnaissait déjà l'importance du contexte épichorique, tout comme l'ont fait plus récemment Palumbo Stracca, Cassio, Dell'Oro, Passa et Kaczko.[17] En particulier, Alonso Déniz et Nieto Izquierdo ainsi que Guijarro Ruano expriment une prise de position nette contre les conclusions de Mickey par rapport à l'emploi du dialecte local.[18] Les données recueillies par Mickey semblent donc pouvoir s'appliquer au cas particulier qu'elle étudie de manière plus approfondie, celui de la Thessalie, mais moins à d'autres régions. D'ailleurs, une perspective diachronique permet de mieux rendre compte des données et des résultats recueillis par Mickey : la tendance à éviter des traits ressentis comme nettement locaux se serait accentuée avec le temps et en parallèle de l'affirmation de l'ionien comme langue de l'épigramme.[19]

Une autre question importante est celle de la présence d'ionismes et de traits épiques. Dans ce cas aussi, Mickey arrivait à la conclusion que les auteurs d'épigrammes épigraphiques ne recherchaient pas consciemment à ce que leurs vers sonnent comme 'ioniens'.[20] Elle est suivie par Passa qui dégage une "tendenza a usare elementi linguistici dei dialetti epicorici a

[15] Mickey (1981a) ; (1981b) 54.
[16] Mickey (1981b) 56.
[17] Buck (1923) ; Palumbo Stracca (1987) ; Cassio (1994) ; Dell'Oro (2013) ; Passa ([2]2016) ; Kaczko (2016).
[18] Alonso Déniz / Nieto Izquierdo (2009) ; Guijarro Ruano (2015).
[19] Passa ([2]2016) 274.
[20] Cf. Mickey (1981b) 42 sur la dépendance postulée entre 'ionien' et 'épique'.

spese dello ionico, il dialetto tradizionalmente associato in età arcaica all'epica e all'elegia".[21] Buck était quant à lui d'un autre avis. En répondant à Kretschmer, qui limitait le cas d'emploi de formes épiques à la nécessité métrique, Buck met en évidence des cas où le rédacteur a choisi une formulation 'épique' là où l'adhésion au dialecte local n'aurait pas été problématique.[22] Sans toujours aborder la question d'un emploi conscient,[23] et avec des nuances différentes, les experts cités plus haut s'accordent aussi sur l'importance de la composante épique dans les épigrammes épigraphiques.[24] D'ailleurs, cette présence est amplement reconnue pour la période hellénistique également, quand l'épigramme littéraire s'épanouit.[25]

La question de l'emploi des traits épiques est plus complexe que généralement reconnu. On peut se demander ce qu'un datif en -οισι(ν) ou un génitif en -οιο – pourvu qu'ils puissent être interprétés comme des traits littéraires – ont de spécifiquement épique en soi. S'il semble raisonnable de supposer une influence de la langue épique pour la phase la plus ancienne de l'histoire de l'épigramme épigraphique, en va-t-il de même pour les époques suivantes, quand, en plus de l'influence de l'élégie, on peut supposer celle d'autres langues littéraires?[26] Le problème qui émerge ici est celui des différentes lectures possibles de formes qu'on trouve à partir d'Homère, mais qui dès l'époque archaïque pouvaient être lues comme se rattachant

[21] PASSA ([2]2016) 273.

[22] BUCK (1923) ; KRETSCHMER (1913) 325-326; voir, par ex., la fin d'hexamètre κασιγνέτοιο πονέθε (*CEG* 143, 6), alors que κασιγνήτου ἐπονήθη aurait été possible.

[23] On pourrait en effet penser à un emploi générique, une fois que l'élément 'épique' est intégré à la langue épigrammatique; cf. PASSA ([2]2016) 278 ("man mano che si va avanti nel tempo, infatti, essi [*sc.* les épigrammes sur pierre] attestano un uso sempre più marcato del dialetto ionico. Ciò comprova oltre ogni ragionevole dubbio la forza di penetrazione della dizione ionico-epica, che nel corso dell'epoca arcaica si andava evidentemente affermando come l'unica di prestigio").

[24] Voir, par ex., KACZKO (2009) 91 ("epigrams [...] being verse compositions, are influenced by poetical models, above all by epics").

[25] Voir, par ex., BING (2009) 125 ("pervasive reference to epic diction and values").

[26] Voir, par ex., TSAGALIS (2008), en particulier 268-273, pour l'influence de la langue tragique sur les épigrammes attiques du IVe siècle av. J.-C.

à d'autres genres littéraires, y compris l'épigramme elle-même. Dans les épigrammes postérieures à 400 av. J.-C. sélectionnées dans cette contribution, ces éléments épiques semblent avoir joué un rôle pour les rédacteurs au-delà des codes du genre épigrammatique. L'auteur de *CEG* 830 les a évités, le rédacteur de *GV* 755 a créé un mélange dialectal avec des formes 'doriennes' et le poète de *GV* 1907 a employé une langue ionienne-épique. Ces choix linguistiques, une fois mis en contexte, ne sont pas exceptionnels en soi, mais il y a pour chacune de ces épigrammes la possibilité de justifier l'hypothèse d'un emploi (ou d'un refus) conscient des traits de la langue épique. Cela montre que le modèle épique a continué à être vivant bien au-delà de l'époque archaïque et en concomitance avec d'autres modèles littéraires et/ou linguistiques.

Avant de présenter les trois épigrammes, je voudrais souligner la variabilité à laquelle les experts sont confrontés par les épigrammes épigraphiques. Les problématiques que ce court aperçu a permis de toucher sont symptomatiques du genre : la pratique de l'épigramme s'est étalée sur plusieurs siècles et sur plusieurs régions ; en outre, comme le montre bien la maladresse de certaines épigrammes par rapport à la métrique ou au style, ce genre n'était pas pratiqué seulement par des esprits cultivés. C'est cette situation d'extrême variabilité[27] qui empêche des généralisations valables dans toute situation pour le genre de l'épigramme et qui contraint à en spécifier toujours le rayon de validité (temporelle, géographique, etc.), ou au moins à nuancer toute affirmation. C'est pour cette raison que dans cette contribution j'ai préféré parler de langues de l'épigramme.

3. *CEG* 830: l'attique, un choix international

Si l'importance de la tradition ionienne-épique dans la formation d'une langue de l'épigramme a été soulignée dans plusieurs études, une évaluation de l'influence de l'attique, en particulier

[27] Voir, par ex., PASSA ([2]2016) 273.

au IVe siècle, quand ce dialecte était une langue de prestige et que la *koinê* à base ionienne-attique était en train de se diffuser dans toutes les régions de la Grèce,[28] manque encore.

Si on prend le cas de la Béotie et si on fait abstraction de toute possible affiliation littéraire là où il est possible de renvoyer à la *koinê*, on trouve une épigramme comme *CEG* 630 (publique), écrite dans une *koinê* (Τύχη, νικήσας) qui évite un trait marqué de l'attique (κρείσσων vs κρείττων),[29] une épigramme comme *CEG* 635 qui atteste des mots avec rétroversion attique (φθονερά, πατρίας, οἰκείαι face à Θήβη, πάσης, ἀρετήν, γῆς, γνώμηι) ainsi qu'un trait souvent perçu comme 'épique' comme le datif long ἀ]γαθοῖσι, des épigrammes comme *CEG* 632 qui présente des traits locaux ou non-attiques (ἀνίκα, Σπάρτας, κλάρωι, καρύσσει, νικαφόρα pour la phonologie; voir aussi τηνάκις et le génitif Εὐρώτα) sur une base linguistique qu'on peut rapprocher de la *koinê* (φέρειν, κρείσσονες) et sur laquelle se greffent des formes avec allongement vocalique (Ξεινοκράτης dans le vers 2 mais Ξενοκράτης dans l'en-tête, δουρί).[30] En dehors de l'Attique, les rédacteurs s'orientent donc vers une *koinê* qui évite les traits marqués du dialecte attique et qui peut accueillir des traits locaux (non-ioniens-attiques) ou des traits que l'on peut définir de manière générale comme 'épiques'. La situation des épigrammes attiques est variée, elle aussi. Je me limite à citer quelques cas significatifs. Dans *CEG* 469 (publique), le mot poétique γαῖα est employé à côté du duel ἄνδρε ποθεινώ, mais dans *CEG* 511 on lit la variante poétique ἠελίο à côté de la forme non attique ἐών (voir aussi le syntagme au datif σοῖ[σι φίλο]ις).[31] L'auteur de *CEG* 466 (publique)

[28] López Eire (1993), (1996).

[29] Cf. aussi *CEG* 636. *CEG* 786 est aussi une épigramme publique, mais l'auteur opte pour un autre choix linguistique : voir la note suivante.

[30] "The dialect is mainly literary Doric, but with epic elements (e.g. κρείσσονες, l. 7), coming close to the language of Pindar" (Rhodes / Osborne [2003] 150). La même forme peut donc être lue de manière différente. Pour la présence d'éléments non-ioniens-attiques, cf. aussi *CEG* 631, 633, 634, 693, 786 (on remarquera la forme mixte ἱερᾶι face au génitif νίκας), 788, 789, 790.

[31] Les formes longues sont originelles dans le dialecte attique, mais elles étaient déjà des archaïsmes au Ve siècle av. J.-C. (López Eire [1993] 49). Les

s'oriente vers une variété marquée d'attique (ἐλευθερίας κρεῖττ-τ[ον), tout comme celui de *CEG* 487 (φυ<λά>ττω). Si, donc, écrire dans la *koinê* à base ionienne-attique est devenu commun pour les auteurs d'épigrammes du IVe siècle, la marge de choix des rédacteurs consiste dans la possibilité d'introduire des formes locales (par ex., ἁνίκα en Béotie, φυλάττω en Attique) et/ou de formes dites 'épiques' (ἀγαθοῖσι en Béotie, ἐών en attique)[32] et/ou de renvoyer à une autre affiliation littéraire spécifique. Dans la plupart des cas, il n'est pas possible de connaître les raisons qui ont amené un auteur à s'orienter vers une variété donnée, mais le cas de *CEG* 830, une épigramme en l'honneur du rhéteur Gorgias de Lentini écrite en attique,[33] permet de formuler l'hypothèse que son auteur, en évitant l'emploi des traits dits 'épiques' les plus marqués (par ex., un génitif en -οιο à côté d'un datif en -οισι), a voulu éviter le mélange dialectal afin de rester près de la langue employée par Gorgias dans la rédaction attique de ses écrits.[34]

L'épigramme *CEG* 830,[35] gravée sur un bloc de calcaire noir (env. 0,44 × 0,60 m.), a été trouvée près du temple de Zeus à Olympie. Elle accompagnait une statue de Gorgias que Pausanias atteste avoir vue (6, 17, 7-8). La datation à la première moitié du IVe siècle av. J.-C. est essentiellement basée sur la

datifs dissyllabiques masculins pouvaient donc être perçus dans les épigrammes attiques comme des archaïsmes, mais aussi comme des ionismes : par ex., ἀστοῖσιν (*CEG* 483), ἀνθρώποισι (*CEG* 492).

[32] Voir d'ailleurs *CEG* 888 qui mélange formes attiques (ἡλικίας à côté de, par ex., ἀρετῆς, ἑαυτο̣[ῦ]) et formes dites 'épiques' (par ex., πολλοῖσιν Λυκίοισι, ἄστεα), en introduisant une forme dorienne (φραδᾶι). Cf. aussi CASSIO (2014), en particulier 260-261.

[33] GALLAVOTTI (1979) 24 ; TZIFOPOULOS (1991) 211.

[34] On sait que Gorgias est considéré "verosimilmente il primo autore di dialetto ionico a comporre in attico" (VESSELLA [²2016] 362), un choix qui n'est pas du tout évident, si on considère l'origine de Gorgias, la circulation en Sicile d'écrits rhétoriques en dialecte épichorique (CASSIO [1989]), le fait que Gorgias voyagea et devint un auteur international et panhellénique, et enfin que son attique ne devait pas être "sans accent" (WILLI [2008] 302). Il est très probable que nous disposons d'une rédaction attique de ses écrits pensée pour un public attique, plutôt que de textes qui reflètent exactement la manière de s'exprimer de Gorgias en tous les endroits de la Grèce par lesquels il est passé (WILLI [2008] 300-303).

[35] *Editio princeps* FRÄNKEL (1877) 43-47, n° 54 ; voir aussi *IvO* 293, c. 415-418.

paléographie.[36] La statue pourrait donc avoir été dédiée du vivant de Gorgias (375 est l'année présumée de sa mort) ou peu après. La disposition de l'inscription, en alphabet ionien commun, est soignée, avec une division nette des trois parties du texte: en-tête, premier couple de distiques (ou première épigramme), deuxième couple de distiques (ou deuxième épigramme). Aucun élément n'invite à penser que les deux couples de distiques aient été gravés à deux moments différents. Dans le premier couple on trouve la formule de dédicace de la statue, la célébration du commanditaire – et peut-être aussi auteur – Eumolpe avec ses liens de parenté, d'éducation et d'amitié avec Gorgias. Le deuxième couple est divisé entre une célébration de l'art de Gorgias et une défense de ce dernier face à l'accusation d'ostentation pour avoir érigé une riche statue de lui-même à Delphes. Je présente ici le texte de l'édition de Hansen (*CEG*) avec les corrections de Tzifopoulos[37] dans l'apparat critique:

(i) Χαρμαντίδου Γοργίας Λεοντῖνος.

(ii) τὴμ μὲν ἀδελφὴν Δηϊκράτης τὴγ Γοργίου ἔσχεν, |
ἐκ ταύτης δ' αὐτῶι γίγνεται Ἱπποκράτης, |
Ἱπποκράτους δ' Εὔμολπος, [ὃς εἰ]κόνα τήνδ' ἀνέθηκεν |
δισσῶν παιδείας κ[α]ὶ φιλί[ας ἕ]νεκα.

(iii) Γοργίου ἀσκῆσαι ψυχὴν ἀρετῆς ἐς ἀγῶνας |
οὐδείς πω θνητῶν καλλίον' ηὗρε τέχνην· |
οὗ καὶ Ἀπόλλωνος γυάλοις εἰκὼν ἀνάκειται |
οὐ πλούτου παράδειγμ', εὐσεβίας δὲ τρόπων.

2 ἀδελφὴν – 3 αὐτῶι – 4 ὃς ε̣ἰ̣κόνα – 5 κα̣ὶ φιλίᾳ̣ς ἕ̣νεκα

(i) "Gorgias de Lentini fils de Charmantides.

(ii) Deikrates eut comme femme la sœur de Gorgias,
et de celle-ci Hippocrate lui naquit,
ensuite (naquit) Eumolpe fils d'Hippocrate, qui dédia cette statue
en signe de reconnaissance pour deux (raisons), l'éducation et l'amitié.

[36] TZIFOPOULOS (1991) 211.
[37] TZIFOPOULOS (2014) 158-159.

(iii) Personne, sinon Gorgias, parmi les mortels ne trouva un art plus beau
pour exercer l'âme dans les travaux de la vertu.
De lui une statue est placée aussi dans les vallées d'Apollon,
Non comme signe de richesse, mais de la piété de ses mœurs."

Dans l'en-tête, le génitif patronymique est positionné avant le nom de Gorgias, ce qui n'est pas usuel en épigraphie.[38] On peut identifier les traits suivants comme attiques : l'*alpha* de παιδείας (vs ion. παιδείης), φιλίᾳς (vs ion. φιλίης) et εὐσεβίας (vs ion. εὐσεβίης), le génitif Γοργίου (vs ion. -εω ou -ω), le génitif Ἱπποκράτους avec contraction, la forme ἀδελφή (vs ion. ἀδελφέη). À διττός l'auteur a préféré la forme non-marquée δισσός,[39] aussi employée par les auteurs attiques, et qui est d'ailleurs la seule variante attestée dans les épigrammes attiques du IVe siècle.[40] Cette préférence pour -σσ- entre dans les tendances ionisantes de l'attique[41] et l'examen de la tradition du texte de Gorgias laisse supposer que les formes en -σσ- devaient être les formes originales.[42] De plus, l'emploi de δισσός à la place de δύο "kann ein gorgianischer Ionismus sein".[43] La définition de Delphes comme Ἀπόλλωνος γυάλα rappelle Pindare (*Pyth.* 8, 63) ainsi que des passages de tragédie.[44] La forme εὐσεβία dans le dernier vers est poétique. On la trouve déjà chez Théognis (1142) et elle est aussi connue de la tragédie. La forme en -ία est un substitut métriquement convenable pour εὐσέβεια comme le montrent maintes épigrammes attiques.[45] Il n'y a que

[38] GALLAVOTTI (1979) 25 ; cf. aussi LAZZARINI (1976) 62-65.

[39] Dans le dialecte attique du Ve siècle av. J.-C., les formes avec -ττ- sont employées dans la langue parlée, mais évitées dans les textes de style élevé, comme la tragédie ou Thucydide (THUMB [2]1959] 302-303).

[40] *CEG* 539, 10 ; 526, 2, 7 ; 570, 1 ; 584, 3 ; cf. aussi *CEG* 879, 3 (Macédoine).

[41] LÓPEZ EIRE (1959) 44-57 et (1996) 19-42.

[42] WILLI (2008) 301 n. 91.

[43] WILLI (2008) 302 n. 95.

[44] EUR. *Phoen.* 237 (lyr.) ; *Ion* 245 ; *Andr.* 1093 ; SOPH. fr. 460 Radt.

[45] *CEG* 592, 5 (datif singulier en début d'hexamètre) ; 595, 7 (dans la deuxième partie d'un vers qui semble être un pentamètre de mauvaise facture) ; 603, 3 (entre le deuxième et le troisième pied d'un hexamètre).

deux formes qui puissent être lues comme des renvois à la langue épique, notamment καλλίον(α) avec ῐ (vs att. ῑ), qui est d'ailleurs également lyrique, et l'adjectif homérique θνητός (qu'on trouve toutefois aussi en prose)[46].

Le rédacteur de *CEG* 830[47] n'a pas employé le dialecte dont Gorgias était un locuteur natif, l'eubéen de Lentini, car celui-ci était désormais un dialecte mourant. Dans la Sicile de la première moitié du IVe siècle av. J.-C., ce dialecte a été victime non seulement de l'expansion politique et militaire des villes doriennes, mais aussi de la formation et de la pression d'une *koinê* à base dorienne.[48] Dans un cas pareil, il est naturel que le rédacteur de *CEG* 830 se soit orienté vers une langue de prestige et non vers le dialecte local. Un peu plus d'un siècle auparavant, le rédacteur de l'épigramme funéraire pour le béotien Mnasitheos (Akraiphia, env. 520-510 av. J.-C.) avait fait le choix – exceptionnel, comme l'a relevé Cassio[49] – d'employer le dialecte ionique : μνε̃μ(α), ἐπ' ὁδῶι, ἀρχαίε̃ς, φιλε̃μοσύνε̃ς (avec l'exception de la scansion de καλόν avec ᾰ, qui est d'ailleurs déjà épique: voir, par ex., Hes. *Op.* 63). Au IVe siècle, l'attique était désormais devenu une langue de prestige internationale et, comme on l'a montré, il était devenu une des langues de l'épigramme épigraphique vers laquelle il était naturel pour l'auteur de *CEG* 830 de s'orienter, d'autant plus que ce

[46] Voir, par ex., PL. *Symp.* 202e.

[47] *CEG* 830 ne montre pas les caractéristiques typiques de l'épigramme dédicatoire, dans laquelle – à l'époque archaïque et jusqu'au début de l'époque classique – on emploie le dialecte du commanditaire. Le rapport entre Gorgias et Eumolpe est semblable à celui qui se crée entre la figure du défunt et celle du commanditaire dans l'épigramme funéraire, quand les deux figures ne coïncident pas. L'identité du défunt ou du dédicataire pouvait être soulignée, à l'époque archaïque et au début de l'époque classique, par les biais de l'alphabet et/ou du dialecte, souvent à travers des compromis: voir, par ex., les trois épigrammes sous *CEG* 380, trouvées à Olympie, et le commentaire de LURAGHI (2010) 78-79. La pratique est attestée aussi pour les époques suivantes, même si l'alphabet n'est plus un moyen pour véhiculer l'identité et que les traits dialectaux sont devenus plus stéréotypés : voir, par ex., *GV* 1603 où l'auteur souligne l'identité béotienne d'Eugnotos aussi à travers les choix dialectaux (par ex., ἐών, βοαδρομέων).

[48] MIMBRERA (2012).

[49] CASSIO (2007).

choix lui permettait également de rester près de l'un des dialectes employés par Gorgias lui-même. Je crois que l'on peut interpréter en ce sens aussi l'absence dans l'épigramme de traits épiques marqués, qui peut donc être expliquée comme un hommage à la variété de dialecte attique employée par Gorgias. D'ailleurs, il est aisé de se rendre compte que d'autres rédacteurs d'épigrammes du IVe siècle retrouvées à Olympie n'ont pas hésité à introduire des formes épiques marquées: dans *CEG* 820, qui présente une phonologie dorienne (par ex., Σπάρτας), on lit βασιλῆες, dans *CEG* 828, qui présente une phonologie attique (par ex., Ὀλυμπίαι ἡνίκα), on lit le génitif épique Ἀλκινόō (vs att. Ἀλκίνου). Si *CEG* 830 devait être un hommage à l'attique de Gorgias, il y avait sûrement peu d'espace pour des traits épiques marqués, qui auraient renvoyé à une autre langue de prestige.

4. *GV* 755: un nouveau modèle de mélange dialectal

Certaines épigrammes de l'*Anthologie* combinent des traits ioniens(-attiques) avec des traits non-ioniens-attiques, souvent appelés 'doriens'. Ce mélange, que l'on trouve aussi dans l'épigramme épigraphique, avait déjà surpris Gow et Page, comme on a déjà pu le constater ci-dessus (section 2). En tant que lecteurs modernes, nous sommes souvent à la recherche d'une raison expliquant l'emploi de ces traits non-ioniens-attiques qui créent un nouveau mélange dialectal, car basé sur la *koinê* et non plus sur les dialectes locaux, comme c'était le cas à l'époque archaïque et au début de l'époque classique. Magnelli, par exemple, rappelle comment, pour les 'dorismes' de Posidippe, on a supposé "a stylized form of realism, a mark of affiliation with certain literary traditions or, in court poems, an allusion to the supposed Dorian ancestry of the Ptolemies".[50] Aussi, dans les épigrammes épigraphiques le dialecte peut marquer

[50] MAGNELLI (2007) 177.

une affiliation littéraire et/ou l'identité,[51] ce qui me semble montrer une continuité de fond avec les pratiques archaïques et classiques. Dans cette section, je me propose de montrer, à l'aide de l'épigramme funéraire *GV* 755, l'interaction entre le plan local – Chalcis en Eubée – et le plan littéraire – quels sont les modèles possibles desquels s'est inspiré l'auteur de l'épigramme ? –, le dialecte eubéen n'étant plus vivant et le genre épigrammatique étant désormais pratiqué aux plus hauts niveaux littéraires. En outre, la présence de formes de la *koinê* ainsi que de formes non-ioniennes-attiques pousse à se demander quel était le poids des traits dits 'épiques' pour cette épigramme.

GV 755 (= *IG* XII 9, 954)[52] nous amène à Chalcis en Eubée à la fin de l'époque hellénistique.[53] Il s'agit de l'épigramme pour Apatourios, un jeune philosophe inconnu par ailleurs.[54] L'épigramme a été gravée sur un bloc de marbre réemployé ensuite

[51] Voir COUGHLAN (à paraître), qui présente l'épigramme *SGO* 20 / 14 / 01 comme un exemple d'emploi de traits 'doriens' comme marqueurs d'identité ainsi que d'affiliation littéraire. Il apporte aussi de nombreux exemples du dialecte comme simple marqueur d'une affiliation littéraire : par ex., *SGO* 01 / 01 / 07 ; 03 / 01 / 02 ; 09 / 01 / 03 ; 03 / 07 / 17 ; 16 / 55 / 03. Ces épigrammes montrent que l'emploi d'éléments non-ioniens-attiques et non-ioniens-épiques n'est pas toujours stéréotypé et limité au cas d'*alpha* long comme dans *GV* 755.

[52] *Editio princeps* STEPHANI (1843) 19-20, avec transcription : table II Chalcis n° 6. Voir aussi WELCKER (1845) 238-240, avec la transcription de N. Ulrich, qui semble avoir été le dernier à avoir vu la pierre.

[53] Je suis la datation proposée par D. Knoepfler dans le *LGPN* I. On remarquera qu'on a fait plusieurs propositions de datation, mais qu'on n'en a presque jamais exposé les raisons : "in oder gegen die römische Zeit" (WELCKER [1845] 240, paléographie) ; "aus der Zeit Philons von Larisa" (PREUNER [1920] 289) ; "fortasse ante Chr. n." (KAIBEL [1878] n° 103) ; "um 100?" (PEEK dans *GV* 755) ; "fl. IIa" (PUECH [1994] 262, n° 228). Le dessin soigné des lettres fait par Stephani permet d'établir qu'il n'y a aucune forme exclusivement caractéristique de l'époque impériale. Certaines lettres conservent encore une forme classique (notamment *thêta* avec point interne ⊙ ; cf. aussi l'*epsilon* avec les barres horizontales de même longueur et l'*omega* avec une grande courbe), d'autres utilisent des formes de transition (*mu* et *sigma* présentent les barres externes parallèles, les barres du *nu* sont de la même longueur) ou hellénistiques (notamment *alpha* à barre brisée Λ ; cf. aussi les apex dans l'en-tête). La lettre *pi* avec ses barres verticales de même longueur (Π) et la barre horizontale qui se prolonge sur les deux côtés suggère la pleine époque hellénistique. Pour les formes des lettres après le Ve siècle av. J.-C. je me suis basée sur GUARDUCCI (²1995) 1, 368-390.

[54] PUECH (1994) 262, n° 228.

comme marche d'escalier dans une tour et aujourd'hui perdu. Je donne ici le texte de *IG* XII 9, 954 :

Ἀπατούριος
Δα[μα]ρμένου
χαῖρε.
[ἐ]νθά[δε κηρὶ δα]μ[έ]ντα τὸν ἔξοχον ἐν πραπίδεσσι
[Ε]ὐ[βο]ί[ας ἐρατ]ᾶς ἅδε κέκευθε κόνις,
[ἐ]σθλὸν ἐ[ν ἠιθέοι]ς Ἀπατούριον, ὅνθ' Ἑκαδήμου
[λέ]σχαι κ[αὶ σοφία]ς μῦθος ἐ[π]άγλαισεν.
[πο]λλὰ σὺ μ[ὲν λείβ]ων πάριθι, ξένε, δάκρυα κανθοῖς·
οὐχ ὁσίη [κενεὰς τ]ῶιδε νέμειν χάριτας.
[ἀλ]λὰ προ[φωνή]σας ὄνομα κλυτὸν ἔννεπε χαίρειν,
[καὶ] τὸ παρ[ερχομένοι]ς ξυνὸν ἀμειβόμενος·
[β]ῶ[λός] σοι κο[ύφα] Ἐλεφηνορὶς ὀστέα κρύπτοι
[ἀ]ν[θο]φυὴς [μεγάλα]ς εἵνεκα σωφροσύνας.

"Apatourios
fils de Damarmenos
Salut!
Ici, cette terre de l'Eubée aimable recouvre
l'homme exceptionnel dans ses pensées, dompté par un destin (de mort),
Apatourios, habile parmi les jeunes, que les sages conversations d'Hecadèmos ont fait briller.
Va, ô passant, versant de tes yeux beaucoup de larmes!
Il n'est pas permis de lui distribuer de grâces vides.
Mais dis 'Salut!' une fois prononcé le nom illustre
et réponds avec la formule commune à ceux qui passent :
'Que légère la terre eubéenne cache tes os,
(terre) fleurie grâce à ta grande sagesse!'"

Comme le texte est fragmentaire en certains points, je me limiterai à prendre en considération dans mon analyse les parties dont la lecture est assurée. Cette épigramme, écrite à partir d'une base qu'on peut identifier comme la *koinê* ionienne(-attique),[55] présente un vernis 'dorisant' : il est sûr que les ᾱ ont été maintenus dans ἐρατ]ᾶς et ἅδε au vers 2 ainsi que dans σωφροσύνας au vers 10. Cela n'est pourtant pas le cas pour le nom du héros

[55] Il n'y a aucune forme exclusivement attique (et non-ionienne ou non-poétique) : voir notamment ὁσίη au vers 6. Ξένος sans allongement compensatoire peut être interprété comme un élément de *koinê* ou comme un élément poétique.

Ἑκάδημος, pour le nom ὁσίη (v. 6) et pour l'idionyme Ἐλεφηνορίς (v. 9). Πραπίδεσσι pourrait être interprété comme une forme éolienne ou dorienne, -εσσι étant une terminaison qu'on retrouve dans les dialectes du Nord-Ouest, mais la connotation poétique de ce mot[56] pousse à rejeter une fonction mimétique et à chercher une affiliation littéraire dans la langue homérique. La forme ξυνός (vs κοινός) renvoie au dialecte ionien et de façon plus générale à la langue poétique (épique, lyrique, tragique). La forme κοινός aurait été métriquement équivalente, ce qui fait apparaître ξυνός comme un choix du rédacteur. La coprésence de ces deux formes peut déjà être un indice vers la langue ionienne-épique. Certaines formes, comme ἐσθλός, appartiennent à la *koinê* ionienne-attique, d'autres formes, comme ἐννέπω, au langage poétique.

Les raisons expliquant le choix de teinter la langue de cette épigramme d'un vernis non-ionien-attique et non-ionien-épique qui se détache de la base ionienne ne sont pas évidentes. La provenance de l'épigramme, Chalcis en Eubée, ne semble pas avoir pu déterminer le choix de ce vernis. Apatourios n'est pas non plus identifié comme un étranger. L'anthroponyme Ἀπατούριος est tiré du nom des fêtes Ἀπατούρια, célébrées à Athènes et dans les îles ioniennes.[57] Cet anthroponyme semble donc tout à fait à sa place en Eubée.[58] De plus, il ne semble pas que

[56] On le retrouve dans les textes hexamétriques, typiquement épiques, dans Pindare (qui recourt aussi au datif πραπίσιν, *Ol.* 2, 94) et dans les parties lyriques de la tragédie.

[57] *Apatouriôn* est aussi un des mois du calendrier chalcidien.

[58] L'anthroponyme Δαμάρμενος est attesté surtout dans les régions non-ioniennes (*LGPN* IIIa [9 fois], IIIb [4 fois] sur un total de 15 attestations), mais voir PAUS. 5, 13, 5 ("un pêcheur d'Érétrie" qui pêcha de la mer l'omoplate de Pélops et devint ensuite son gardien à Olympie). Le premier élément de cet anthroponyme composé est tiré de la racine δαμ- "soumettre, vaincre" (cf. δαμάζω) plutôt que du substantif δῆμος "peuple", le second vient du participe ἄρμενος du verbe ἀραρίσκω "adapter" ("être prêt à vaincre, soumettre"). Hérodote atteste la forme Δημάρμενος (5, 41, 3 ; 6, 65, 6), mais les sources épigraphiques attestent de manière concordante la forme Δαμάρμενος. Comme le rappelle Bechtel (*HPN*, p. 116), il n'est pas toujours possible de faire une distinction claire entre Δαμ° comme dérivé du substantif δῆμος/δᾶμος ou comme dérivé de la racine verbale δαμ-.

le vernis 'dorien' renvoie ici à une tradition littéraire spécifique, sinon celle de l'épigramme elle-même. La présence du dialecte 'dorien' dans *GV* 755 semble en fait renvoyer à un emploi de genre pour élever le style.[59]

Avant de discuter de la présence de réminiscences épiques, j'évoquerai deux autres réminiscences littéraires possibles. La première attestation du syntagme ἅδε κέκευθε κόνις (v. 2) apparaît dans *GV* 539, une épigramme épigraphique attestée par la voie littéraire (Thuc. 6, 59, 2 ; cf. Arist. *Rh.* 1367b21 ; Isid. Pelusiot. 3, 224). Elle est attribuée à Simonide par Aristote, et Petrovic considère cette paternité digne de confiance.[60] D'après Petrovic, en outre, le syntagme pourrait être une "Neuprägung". Il est intéressant qu'on la retrouve dans deux autres épigrammes attribuées à Simonide. *Anth. Pal.* 7, 443, 4 présente ἅδε tout comme *GV* 755 et le syntagme y apparaît dans la même position métrique. Au début de *Anth. Pal.* 7, 510 le syntagme présente une tournure différente : Σῶμα μὲν ἀλλοδαπὴ κεύθει κόνις "Une terre étrangère couvre ton corps". Ces attributions à Simonide pourraient être le symptôme, sinon d'une vraie paternité des épigrammes, du moins d'une paternité ressentie du syntagme.[61] Le poète de *GV* 755 semble donc s'être inspiré de la tradition épigrammatique simonidéenne, ce qui reviendrait à un cas d'influence intra-générique, comme on l'a déjà vu pour la présence des 'dorismes'.

Comme l'a déjà remarqué Di Marco, la fin d'hexamètre ὅνθ' Ἑκαδήμου est une "clausola d'esametro [...] singolarmente affine" à celle d'un hexamètre des *Silloi* de Timon de Phlionte (30 Diels = 30 Di Marco), notamment οἵ θ' Ἑκαδήμου.[62] Il me semble intéressant d'explorer cette piste. On notera d'abord,

[59] COUGHLAN (à paraître) arrive à des conclusions semblables, par ex., pour le mélange dialectal dans l'épigramme BERNAND (1969) n° 64.

[60] A. PETROVIC (2007) 250-259.

[61] Les autres attestations épigraphiques du syntagme ἥδε/ἅδε κέκευθε κόνις, toutes deux tardives, ont l'une ἅδε (*IC* II viii, 11), l'autre ἥδε (*GV* 778). Cf. aussi, avec une variation dans la formulation et avec enjambement, *IG* IV 51, 1-2 (... κόνις ἥδε / κεύθει...).

[62] DI MARCO (1989) 181.

outre la même position métrique dans l'hexamètre, la même séquence : relatif suivi par l'enclitique τε et par le génitif Ἑκαδήμου. La forme Ἑκάδημος pour le nom du héros éponyme Ἀκάδημος est rarissime.[63] En tant qu'anthroponyme et comme mot clef qui renvoie à l'Académie athénienne, Ἑκάδημος a gardé sa phonologie (ionienne-)attique. La présence de ce probable archaïsme dans l'épigramme ne suffit pas pour démontrer une dépendance du texte de Timon. Toutefois, le parallélisme entre l'épigramme et les hexamètres de Timon s'étend du plan formel (pronom relatif + τε + même anthroponyme dans la même position dans le vers) à celui du contenu. Platon y est en effet décrit en tant que ἀγορητὴς ἡδυεπής "suave orateur". Comme Timon souligne la douce élocution de Platon, l'épigramme remarque l'effet de la même habileté pour Apatourios.[64] Si Platon égalait dans ses écrits les cigales perchées sur les arbres qui entouraient l'Académie (τέττιξιν ἰσογράφος, οἵ θ' Ἑκαδήμου / δένδρει ἐφεζόμενοι ὄπα λειριόεσσαν ἱεῖσιν "pareil dans ses écrits aux cigales, qui perchées sur les arbres de l'Académie émettent leur voix qui a la douceur du lis"), le poète de l'épigramme souligne comment Apatourios s'est distingué parmi les jeunes grâce aux conversations pleines de sagesse qu'il savait entretenir (v. 3-4).

La langue de *GV* 755 présente des traits épiques, comme par ex. la présence simultanée d'un datif en -εσσι et de la forme ξυνός. Il y a d'autres éléments qui pourraient être définis, du moins de manière générale, comme 'épiques', comme ἔννεπε au vers 7, qui rappelle le début de l'*Odyssée* (*Od.* 1, 1 ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον "C'est l'Homme aux milles tours, Muse, qu'il faut me dire"[65]) ou ἀμειβόμενος (par ex., *Il.* 3, 437 τὴν δὲ Πάρις μύθοισιν ἀμειβόμενος προσέειπε "mais Pâris ainsi

[63] Voir DIOG. LAERT. 3, 7-8, qui conserve le passage de Timon, ainsi qu'un fragment d'Eupolis (fr. 36 K.-A.) et *IG* I³ 1091 ([*h*]όρος τῆς *h*εκαδεμείας "Limite de l'Académie").

[64] L'auteur de l'épigramme a évacué toute implication parodique: voir DI MARCO (1989) 180-181 ; CLAYMAN (2009) 107-108.

[65] Toutes les traductions de l'*Odyssée* sont de V. BÉRARD.

lui répond"[66]). Le datif éolien πραπίδεσσι est attesté à partir d'Homère (6 fois), cinq fois dans la formule ἰδυίῃσι πραπίδεσσι(ν) "par son esprit savant".[67] Le syntagme ἐν πραπίδεσσι est attesté dans un fragment d'Hésiode (fr. 25, 38 M.-W. ἐ[σ]θλὸς δ' ἐν πραπίδεσσι "sage dans son esprit") qui présente un adjectif (positif) devant le syntagme comme dans le premier vers de *GV* 755.[68] Le syntagme οὐχ ὁσίη au début du pentamètre et suivi par un infinitif (ici νέμειν) ressemble formellement à *Od.* 22, 412 plus qu'à d'autres passages où le syntagme apparaît plus tard :[69] οὐχ ὁσίη κταμένοισιν ἐπ' ἀνδράσιν εὐχετάασθαι "triompher sur les morts est une impiété !". Du point de vue du contenu, il s'agit dans les deux cas d'un reproche : dans l'*Odyssée* Ulysse condamne la réaction peu appropriée d'Euryclée qui exulte après le massacre des prétendants,[70] alors que dans l'épigramme la pierre apostrophe le passant et l'invite à ne pas distribuer de faveurs vides,[71] c'est-à-dire non sincères. Ces éléments dits 'épiques' sont-ils à lire sur l'arrière-plan de l'épopée ou s'agit-il de l'emploi de la langue d'un genre, celle de l'épopée, que l'épigramme s'était appropriée depuis longtemps ? Le fait que les parallélismes ne soient pas si nombreux pour les formules ἐν πραπίδεσσι et οὐχ ὁσίη + infinitif apporte un premier élément de réponse, tout

[66] Toutes les traductions de l'*Iliade* sont de P. MAZON.

[67] *Il.* 1, 608 ; 18, 380 ; 18, 482 ; 20, 12 ; *Od.* 7, 92. Le seul πραπίδεσσι se trouve dans *Od.* 8, 547.

[68] Cf. aussi ἐν πυκιναῖς πραπίδεσσι "dans ses sages pensées" (*Cypria* fr. 1, 3 Bernabé) et ἐνὶ πραπίδεσσιν (ARCHIM. *Problema bovinum* 41 et *Anth. Pal.* 10, 70, 7). Dans une épigramme épigraphique qui remonte à l'époque hellénistique, on lit Γοργῷ, τὰν καὶ χερσὶ [κ]αὶ ἐν πραπίδεσσι<ν> ἄμω[μον] "Gorgo, sans reproche dans ses actions et dans ses pensées" (*Didyma* 567, env. 100 av. J.-C.) et la même structure syntaxique apparaît également dans une épigramme d'époque romaine : αἴσιος ἐμ φιλότητι καὶ ὄλβιος ἐμ πραπίδεσσι "juste dans l'amitié et heureux dans ses pensées" (*IGUR* III 1351, fin du IIIe siècle / début du IVe siècle).

[69] Cf. aussi *Od.* 16, 423 (Pénélope fait des reproches aux prétendants après avoir découvert le plan d'Antinoos pour tuer Télémaque: οὐδ' ὁσίη κακὰ ῥάπτειν ἀλλήλοισιν "ourdir les maux d'autrui, n'est-ce pas sacrilège ?").

[70] Voir PEELS (2015) 44-45.

[71] Cf. τὰς μαστῶν ψευδομένας χάριτας / καὶ κενεὰς ὠδῖνας "sein frustré de sa récompense, vaines douleurs de l'enfantement" chez Méléagre (*Anth. Pal.* 7, 468, 6-7, trad. P. WALTZ).

comme le fait que le nom ὁσίη présente une phonologie ionienne et que l'on trouve ξυνός à la place de κοινός. Mais il y a un élément plus particulier dans l'épigramme pour Apatourios qui peut favoriser la lecture des éléments de caractère épique comme éléments consciemment tels. Il s'agit de l'adjectif Ἐλεφηνορίς au vers 9, qui est pour nous un hapax et peut-être un néologisme créé par le poète de cette épigramme. Comme Ἑκάδημος, cet adjectif tiré d'un anthroponyme conserve sa phonologie ionienne. Βῶλος Ἐλεφηνορίς indique la "terre eubéenne": Éléphénor était le héros qui conduisait les Eubéens à Troie. Il est mentionné en tant que tel dans le Catalogue des vaisseaux du deuxième livre de l'*Iliade*.[72] Choisir d'appeler l'Eubée "terre d'Éléphénor" n'est pas du tout anodin, car cette formulation renvoie à l'épopée et au passé glorieux de l'Eubée. On peut donc conclure que l'emploi de formes ioniennes-épiques, qui peuvent coexister avec des formes non-ioniennes-attiques et non-ioniennes-épiques, est tout à fait conscient.

5. *GV* 1907: Homère, un modèle toujours actuel

Comme on l'a vu, à partir du IIIe siècle av. J.-C., la langue de l'épigramme épigraphique peut être décrite, sur le modèle de la langue de l'épigramme littéraire, comme un mélange dialectal à base ionienne-attique sur laquelle se greffent des éléments allogènes, notamment ioniens-épiques (ou que l'on a appelé de façon générale 'épiques') et parfois des éléments non-ioniens-attiques et non-ioniens-épiques (souvent dits 'dorismes'). La question que l'on s'est posée pour *GV* 755 peut aussi se poser pour des épigrammes plus tardives : une fois ces éléments dits 'épiques' devenus partie intégrante du code épigrammatique, les auteurs

[72] *Il.* 2, 536-541 (οἱ δ' Εὔβοιαν ἔχον μένεα πνείοντες Ἄβαντες / [...] / τῶν αὖθ' ἡγεμόνευ' Ἐλεφήνωρ ὄζος Ἄρηος / Χαλκωδοντιάδης μεγαθύμων ἀρχὸς Ἀβάντων "Puis viennent ceux d'Eubée, les Abantes, respirant la fureur [...] Ceux-là obéissent à Éléphénor, rejeton d'Arès, fils de Chalcodon capitaine des Abantes magnanimes"); cf. aussi *Il.* 4, 463-464.

ressentaient-ils encore dans leur emploi un lien avec le genre épique? Il est évident qu'avec le temps, le modèle épique pouvait rester, tandis que les auteurs de référence changeaient: ainsi, dans l'Antiquité tardive, à Homère vient s'ajouter Nonnos.[73] Dans cette troisième étude de cas, je me limiterai à discuter de la présence des traits dits 'épiques' à la lumière d'une citation homérique. On connaît en fait plusieurs cas de citations assurées de vers homériques dans des épigrammes post-hellénistiques,[74] ce qui révèle au moins que la poésie homérique restait l'un des modèles du genre épigrammatique. Pour mieux illustrer la continuité avec le modèle homérique, j'ai choisi une épigramme chrétienne dans laquelle l'auteur adapte au pentamètre du distique élégiaque et réutilise un vers homérique très connu, mais très peu présent dans les épigrammes. Il s'agit du vers qui décrit la douceur des mots qui sortent de la bouche de Nestor dans le premier livre de l'*Iliade* (1, 249).

GV 1907[75] est une épigramme funéraire chrétienne pour le médecin égyptien Dioskoros, un personnage qui appartenait très probablement au cercle d'Ambroise.[76] Elle a été trouvée sous le pavement de la Basilique des Apôtres à Milan. L'inscription se compose de plusieurs vers en grec pour un total de cinq distiques élégiaques, d'un distique en latin qui rend en latin le sens du premier distique grec et, finalement, de l'indication de la date. Elle a été gravée sur une dalle de marbre blanc (2,19 × 0,91 × 0,045 m.). L'écriture est soignée. L'inscription remonte à la période entre le milieu du IVe siècle et les premières décennies du Ve siècle. Je reproduis ici le texte de l'édition de Guarducci :[77]

ἐνθάδ' ἀριζήλοιο Διοσκόρου | ἔπλετο σῆμα,
οὗ μέλιτος | [γ]λυκίων φθόγγος ἔην | στόματος. |

[73] Voir, par ex., AGOSTI (2006-2007).

[74] Voir *SGO* V, 334-335 pour une liste de citations, variations et allusions à des vers de l'*Iliade*, de l'*Odyssée* ainsi que des *Hymnes homériques* dans les épigrammes de l'Orient antique.

[75] *Editio princeps* FERRARIO (1948).

[76] GUARDUCCI ([2]1995) 4, 508 ; MCLYNN (1994) 234.

[77] GUARDUCCI ([2]1995) 4, 505-507.

ἰητροῦ τάφος εἰμὶ Διοσκόρου, | ὃς διὰ τέχνην
πολλάκι κά|μνοντας ῥύσα[το κ]αὶ θανάτου. |
οὗτος παντοίης σοφίης ἐπὶ τέρματ' ἐλάσσας
ἐνθάδε σῶμα | λιπὼν ἐς παράδισον ἔβη. |
ἐνθάδ' ἀνὴρ κεῖται τέχνης | Παιήονος ἵδρις,
μύθωι καὶ | χάρισιν πάντας ὑπερπτάμενος,
τοὔνομα πατρὸς ἔχων | Διόσκορος· ἦν δ' ἀπὸ πάτρης
Αἰγύπτου ζαθέης, ἡ δὲ πό|λις τὸ Γέρας. |

hic est ille situs Dioscurus ill[a]qu[e] lingua
conticuit, mell[e] dulcior ille sonus.

[de]p(ositus) XII Kal(endas) [Dece]mb(res).

"Ici se trouve le monument du célèbre Dioskoros,
le son (sortant) de ses lèvres était plus doux que le miel.
Je suis la tombe du médecin Dioskoros, qui grâce à son art
sauva souvent les malades, même de la mort.
Celui-ci, ayant atteint les termes de chaque genre de science,
laissa ici son corps et s'en alla au paradis.
Ci-gît un homme connaisseur de l'art de Pæan,
qui fut supérieur à tous dans les grâces de la parole,
qui portait le nom de son père, Dioskoros. Il venait de sa patrie,
la sainte Égypte, la ville est Géras[78]/son honneur.

Ici est déposé le célèbre Dioskoros et cette langue
se tut, ce son plus doux que le miel.

(Il) fut déposé le 20 novembre."

L'auteur de cette épigramme s'oriente vers le langage épique traditionnel : génitif en -οιο (ἀριζήλοιο), ancien comparatif en -ίων ([γ]λυκίων vs le plus moderne et plus courant γλυκύτερος), distension pour la forme verbale ἔην (v. ἦν), ῥύσα[το sans augment (mais voir *Il.* 5, 344 : ἐρύσατο), πολλάκι (vs πολλάκις). Certains mots sont poétiques et déjà homériques: ζαθέης (*Il.* 1, 38+), ἵδρις (*Od.* 6, 233+). Plus particulièrement, le premier pentamètre est une adaptation du vers homérique τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή "de sa bouche ses accents

[78] Selon l'interprétation de FEISSEL (1984) 563, "[l]a pointe de l'épigrammatiste tient justement au fait que son dernier mot pouvait à la rigueur paraître intelligible, à qui ignorait le toponyme, dans les acceptions plus ou moins naturelles qui, de nos jours, ont divisé les interprètes".

coulent plus doux que le miel" : on y retrouve le syntagme μέλιτος γλυκίων précédé par un pronom au génitif avec une forme ancienne de comparatif,[79] alors que la métaphore de la voix qui coule (ῥέεν) des lèvres de Nestor (ἀπὸ γλώσσης) est évacuée et que le mot αὐδή est remplacé par φθόγγος στόματος. Qu'il s'agisse d'une citation du vers homérique est garanti non seulement par la structure génitif + syntagme μέλιτος γλυκίων, mais aussi par le contexte: les propos de Dioskoros sont doux – le concept est souligné aussi dans le quatrième pentamètre – tout comme l'étaient ceux de Nestor, le champion homérique de l'art de la parole. Dans l'*Anthologie Grecque* on trouve deux épigrammes qui présentent le syntagme μέλιτος γλυκίων : 8, 136, 2, attribuée à Grégoire de Nazianze (τὸν μέλιτος γλυκίω ἤθεα καὶ πραπίδας "dont les mœurs et les pensées sont plus douces que le miel") et 15, 40, 23, attribuée à Kometas (ὧν καὶ ἀπὸ γλώσσης γλυκίων μέλιτος ῥέεν αὐδή). Dans une réélaboration du vers attestée dans une autre épigramme épigraphique, c'est le renvoi à la douceur des mots qui est évacué: οὗ Κελτοῖς λαλέοντος ἀπὸ γλώσσης ῥέε πειθώ "dont, lorsqu'il s'adressait aux Celtes, la persuasion coulait de la bouche" (*IGF* 143, 7, Lyon, IIIe siècle ; trad. J.-C. Decourt).[80] Le vers de l'*Iliade* est probablement repris presqu'à la lettre dans une épigramme funéraire attique du IVe siècle av. J.-C. pour un autre expert de la parole (un ὑμνῳδός, peut-être un auteur tragique), *CEG* 578, 7 (après env. 350 av. J.-C. ?) : οὗ καὶ ἀπὸ [γλώσης μέλιτος] γλυκίων ῥέ[εν αὐδή].[81]

[79] La métaphore des 'mots de miel' était diffusée ; voir, par ex., MORI (2007) pour Apollonius de Rhodes.

[80] On a quelque difficulté à préciser la profession (évangélisateur ? commerçant ?) du personnage pour lequel cette épigramme a été composée (voir le commentaire de J.-C. DECOURT dans *IGF*). Dans l'épigramme attique *IG* II² 13133 (Ier/IIe siècle ap. J.-C.), le troisième vers reprend des concepts et des expressions semblables : [ν]αὶ λίτομαι, γλυκερὴν ἀπὸ χείλεος ἔκβαλε φωνήν "Je te supplie, envoie de tes lèvres une voix douce".

[81] Voir TSAGALIS (2008) 278. Il est impossible de savoir si la pierre portait γλώσης ou γλώτης ; cf. aussi *CEG* 578 *ad loc.*

De ces attestations à la fois littéraires et épigraphiques émerge le fait que le vers de l'*Iliade*, même s'il devait être bien connu,[82] n'était pas employé souvent par les auteurs d'épigrammes, ni avec des modifications minimes ni par le biais d'une adaptation. Si la langue de l'épigramme avec ses éléments épiques est sûrement stéréotypée, à tel point que l'on peut justement se demander si les auteurs ressentaient encore un lien avec la langue homérique, les connaissances littéraires de même que l'habileté du poète de *GV* 1907 permettent de renouer avec la tradition homérique et de la réactualiser, et cela même dans un environnement culturel complètement transformé comme la ville de Milan à l'époque d'Ambroise.

6. Conclusion

Grâce aux trois études de cas présentées, on a pu s'approcher de trois moments clefs pour l'histoire de la langue de l'épigramme : l'émergence de l'attique comme langue de l'épigramme au IVe siècle av. J.-C. ; l'emploi d'un mélange dialectal, en continuité avec les époques précédentes, mais qui à partir de l'époque hellénistique comporte souvent des 'dorismes' stéréotypés sur une base linguistique ionienne-attique ; l'emploi de la langue ionienne-épique, en continuité avec l'époque hellénistique, à l'époque impériale. *GV* 755 ainsi que *GV* 1907 montrent un engagement conscient envers l'héritage homérique, l'une à travers la création d'un (probable) néologisme épique, l'autre à travers la réélaboration d'un vers homérique. L'auteur de *CEG* 830, au contraire, a refusé d'intégrer des traits épiques marqués dans son poème, ce qui est aussi une manière de répondre à l'emploi de ces traits dans d'autres épigrammes. On peut donc conclure que, même si ces traits étaient devenus des éléments de genre dans la langue de l'épigramme, certains auteurs d'épigrammes épigraphiques, tout comme ceux d'épigrammes littéraires, étaient

[82] Cf., par ex., HERMOG. *Id.* 2, 4, 95.

non seulement capables de les relier à l'héritage homérique, mais aussi de les valoriser et de leur donner un sens dans de nouveaux contextes.

Bibliographie

CEG = HANSEN, P.A. (1983-1989), *Carmina Epigraphica Graeca*, 2 vol. (Berlin).
Didyma = MCCABE, D.F. (1985), *Didyma Inscriptions. Texts and List* (Princeton).
GV = PEEK, W. (1955), *Griechische Versinschriften.* I (Berlin).
HPN = BECHTEL, F. (1917), *Die historischen Personennamen des Griechischen bis zur Kaiserzeit* (Halle).
IC = GUARDUCCI, M. (1935-1950), *Inscriptiones Creticae* (Rome).
IG II^2 = KIRCHNER, J. (1913-1940), *Inscriptiones Atticae Euclidis anno posteriores. Editio altera* (Berlin).
IG IV = FRAENKEL, M. (1902), *Inscriptiones Argolidis* (Berlin).
IG XII 9 = ZIEBARTH, E. (1915), *Inscriptiones insularum maris Aegaei praeter Delum.* Fasc. 9, *Inscriptiones Euboeae insulae* (Berlin).
IGF = DECOURT, J.-C. (2004), *Inscriptions grecques de la France (IGF)* (Lyon).
IGUR = MORETTI, L. (1968), *Inscriptiones Graecae Urbis Romae* (Rome).
IvO = DITTENBERGER, W. / PURGOLD, K. (1966), *Die Inschriften von Olympia* (Amsterdam).
LGPN = FRASER, P.M. *et al.* (éd.) (1987-), *A Lexicon of Greek Personal Names* (Oxford).
SGO = MERKELBACH, R. / STAUBER, J. (1998-2004), *Steinepigramme aus dem griechischen Osten* (Stuttgart).

AGOSTI, G. (2006-2007), "Cultura greca negli epigrammi epigrafici di età tardoantica", *Incontri triestini di filologia classica* 6, 3-18.
ALONSO DÉNIZ, A. / NIETO IZQUIERDO, E. (2009), "Dialecto local y dialecto épico en las inscripciones métricas de la Argólide", *Minerva* 22, 83-105.
BAUMBACH, M. / PETROVIC, A. / PETROVIC, I. (éd.) (2010), *Archaic and Classical Greek Epigram* (Cambridge).
BERNAND, É. (1969), *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine. Recherches sur la poésie épigrammatique des Grecs en Égypte* (Paris).
BETTENWORTH, A. (2007), "The mutual influence of inscribed and literary epigram", in P. BING / J.S. BRUSS (éd.), *Brill's Companion to Hellenistic Epigram. Down to Philip* (Leyde), 69-93.

BING, P. (2009), *The Scroll and the Marble. Studies in Reading and Reception in Hellenistic Poetry* (Ann Arbor).

BRUSS, J.S. (2005), *Hidden Presences. Monuments, Gravesites and Corpses in Greek Funerary Epigram* (Louvain).

BUCK, C.D. (1923), "A Question of Dialect Mixture in the Greek Epigram", in *ΑΝΤΙΔΩΡΟΝ. Festschrift Jacob Wackernagel zur Vollendung des 70. Lebensjahres am 11. Dezember 1923 gewidmet von Schülern, Freunden und Kollegen* (Göttingen), 132-136.

CASSIO, A.C. (1989), "Lo sviluppo della prosa dorica e le tradizioni occidentali della retorica greca", in A.C. CASSIO / D. MUSTI (éd.), *Tra Sicilia e Magna Grecia. Aspetti di interazione culturale nel IV sec. a. C., Napoli, 19-20 marzo 1987* (Rome), 137-157.

—— (1994), "I distici del polyandrion di Ambracia e l''io anonimo' nell'epigramma greco", *SMEA* 33, 101-117.

—— (2007), "Scultori, epigrammi e dialetti nella Grecia arcaica : la stele di Mnasitheos (*SEG* 49, 1999, nr. 505)", in G. LOZZA / S. MARTINELLI TEMPESTA (éd.), *L'Epigramma greco. Problemi e prospettive* (Milan), 1-18.

—— (2014), "Innovazioni linguistiche e tratti locali nei più antichi oracoli delfici", *Seminari Romani* n.s. 3/2, 257-270.

COUGHLAN, T. (à paraître), "ΤΟ ΣΥΜΜΙΚΤΟΝ: Dialect on Stone and Bookroll", in M. LEVENTHAL / T.J. NELSON (éd.), *Casting off Shadows. Hellenistic Poetry Beyond Callimachean Alexandria.*

CHRISTIAN, T. (2015), *Gebildete Steine. Zur Rezeption literarischer Techniken in den Versinschriften seit dem Hellenismus* (Göttingen).

CLAYMAN, D.L. (2009), *Timon of Phlius. Pyrrhonism into Poetry* (Berlin).

DE STEFANI, C. / MAGNELLI, E. (2011), "Callimachus and Later Greek Poetry", in B. ACOSTA-HUGHES / L. LEHNUS / S. STEPHENS (éd.), *Brill's Companion to Callimachus* (Leyde), 534-565.

DELL'ORO, F. (2013), "Après l'inscription de la coupe de Nestor : disposition du texte et formes de transtextualité dans les épigrammes de l'époque archaïque en Grande Grèce et Sicile", *Gaia* 16, 307-332.

DI MARCO, M. (1989), *Timone di Fliunte,* Silli. *Introduzione, edizione critica, traduzione e commento* (Rome).

FANTUZZI, M. (2004), "L'epigramma", in M. FANTUZZI / R. HUNTER (éd.), *Tradition and Innovation in Hellenistic Poetry* (Cambridge), 283-349.

FEISSEL, D. (1984), "Notes d'épigraphie chrétienne VII", *BCH* 108, 545-579.

FERRARIO, E. (1948), "Una antica iscrizione scoperta a Milano nella Basilica degli Apostoli", *Epigraphica* 10, 62-68.

FRÄNKEL, M. (1877), "Inschriften aus Olympia, n° 54", *Archäologische Zeitung* 35, 43-47.
GARULLI, V. (2012), *Byblos lainee. Epigrafia, letteratura, epitafio* (Bologne).
GOW, A.S.F. / PAGE, D.L. (1965), *The Greek Anthology*. Vol. 1, *Hellenistic Epigrams*. 2 vol. (Cambridge).
GRAGG, F.A. (1910), "A Study of the Greek Epigram before 300 B.C.", *Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences* 46.1, 3-62.
GUARDUCCI, M. ([2]1995), *Epigrafia greca*. 4 vol. (Rome).
GUIJARRO RUANO, P. (2015), "La lengua de las inscripciones métricas laconias anteriores al 400 a.C.", *Estudios griegos e indoeuropeos* 25, 25-37.
HÖSCHELE, R. (2010), *Die blütenlesende Muse. Poetik und Textualität antiker Epigrammsammlungen* (Tübingen).
KACZKO, S. (2009), "From Stone to Parchment: Epigraphic and Literary Transmission of Some Greek Epigrams", *Trends in Classics* 1, 90-117.
—— (2016), *Archaic and Classical Attic Dedicatory Epigrams. An Epigraphic, Literary and Linguistic Commentary* (Berlin).
KAIBEL, G. (1878), *Epigrammata Graeca ex lapidibus conlecta* (Berlin).
KRETSCHMER, P. (1913), "Literaturbericht für das Jahr 1910: Griechisch", *Glotta* 4, 310-359.
LAZZARINI, M.L. (1976), *Le formule delle dediche votive nella Grecia arcaica* (Rome).
LÓPEZ EIRE, A. (1993), "De l'attique à la koiné", in C. BRIXHE (éd.), *La Koiné grecque antique*. 1, *Une langue introuvable ?* (Nancy), 41-57.
—— (1996), "L'influence de l'ionien-attique sur les autres dialectes épigraphiques et l'origine de la *koiné*", in C. BRIXHE (éd.), *La Koiné grecque antique*. 2, *La concurrence* (Nancy), 7-42.
MAGNELLI, E. (2007), "Meter and Diction: From Refinement to Mannerism", in P. BING / J.S. BRUSS (éd.), *Brill's Companion to Hellenistic Epigram. Down to Philip* (Leyde), 165-183.
MCLYNN, N.B. (1994), *Ambrose of Milan. Church and Court in a Christian Capital* (Berkeley).
MEYER, D. (2005), *Inszeniertes Lesevergnügen. Das inschriftliche Epigramm und seine Rezeption bei Kallimachos* (Stuttgart).
MICKEY, K. (1981a), *Studies in the Greek Dialects and the Language of Greek Verse Inscriptions* (Diss. University of Oxford).
—— (1981b), "Dialect Consciousness and Literary Language: An Example from Ancient Greek", *TPhS* 79, 35-66.
MIMBRERA, S. (2012), "Sicilian Greek before the Fourth Century BC: An Overview of the Dialects", in O. TRIBULATO (éd.),

Language and Linguistic Contact in Ancient Sicily (Cambridge), 191-222.

MORI, A. (2007), "Acts of Persuasion in Hellenistic Epic: Honey-Sweet Words in Apollonius", in I. WORTHINGTON (éd.), *A Companion to Greek Rhetoric* (Malden, MA), 458-472.

PALUMBO STRACCA, B.M. (1987), "Differenze dialettali e stilistiche nella storia dell'epigramma greco", in G. BOLOGNESI / V. PISANI (éd.), *Linguistica e filologia. Atti del VII Convegno internazionale di linguisti, Milano, 12-14 settembre 1984* (Brescia), 429-434.

PARSONS, P.J. (2002), "Callimachus and the Hellenistic Epigram", in F. MONTANARI / L. LEHNUS (éd.), *Callimaque. Sept exposés suivis de discussions, Vandœuvres-Genève, 3-7 septembre 2001* (Genève), 99-141.

PASSA, E. ([2]2016), "L'elegia e l'epigramma su pietra", in A.C. CASSIO (éd.), *Storia delle lingue letterarie greche* (Milan), 260-288.

PEELS, S. (2015), *Hosios. A Semantic Study of Greek Piety* (Leyde).

PETROVIC, A. (2007), *Kommentar zu den simonideischen Versinschriften* (Leyde).

PETROVIC, I. (2007), *Von den Toren des Hades zu den Hallen des Olymp. Artemiskult bei Theokrit und Kallimachos* (Leyde).

PREUNER, E. (1920). "Aus Heinrich Nicolaus Ulrichs' Nachlass", *RhM* 73, 273-289.

PUECH, B. (1994), "Apatourios", in R. GOULET (éd.), *Dictionnaire des philosophes antiques*. I (Paris), 262.

RHODES, P.J. / OSBORNE, R. (2003), *Greek Historical Inscriptions 404-323 BC* (Oxford).

ROSSI, L. (2001), *The Epigrams Ascribed to Theocritus. A Method of Approach* (Louvain).

SENS, A. (2004), "Doricisms in the New and Old Posidippus", in B. ACOSTA- HUGHES / E. KOSMETATOU / M. BAUMBACH (éd.), *Labored in Papyrus Leaves. Perspectives on an Epigram Collection Attributed to Posidippus (P. Mil. Vogl. VIII 309)* (Washington, DC), 65-83.

—— (2011), *Asclepiades of Samos, Epigrams and Fragments* (Oxford).

SISTAKOU E. / RENGAKOS, A. (2016), *Dialect, Diction, and Style in Greek Literary and Inscribed Epigram* (Berlin).

STEPHANI, L. (1843), *Reise durch einige Gegenden des nördlichen Griechenlands* (Leipzig).

THOMAS, R. (1998), "'Melodious Tears': Sepulchral Epigram and Generic Mobility", in M.A. HARDER / R.F. REGTUIT / G.C. WAKKER (éd.), *Genre in Hellenistic Poetry* (Groningen), 205-223.

THUMB, A. ([2]1959), *Handbuch der griechischen Dialekte*. Teil II. Zweite erw. Aufl. von A. SCHERER (Heidelberg).

TSAGALIS, C.C. (2008), *Inscribing Sorrow. Fourth-Century Attic Funerary Epigrams* (Berlin).

TUELLER, M.A. (2008), *Look Who's Talking. Innovations in Voice and Identity in Hellenistic Epigram* (Louvain).

TZIFOPOULOS, Y.Z. (1991), *Pausanias as a στηλοσκόπας. An Epigraphical Commentary on Pausanias' "Ἠλιακῶν" A and B* (Diss. Ohio State University).

—— (2013), "Inscriptions as Literature in Pausanias' Exegesis of Hellas", in P. LIDDEL / P. LOW (éd.), *Inscriptions and Their Uses in Greek and Latin Literature* (Oxford), 150-164.

VESSELLA, C. ([2]2016), "La prosa", in A.C. CASSIO (éd.), *Storia delle lingue letterarie greche* (Milan), 354-384.

WELCKER, F.T. (1845), "Spicilegium epigrammatum Graecorum", *RhM* 3, 234-275.

WILLI, A. (2008), *Sikelismos. Sprache, Literatur und Gesellschaft im griechischen Sizilien (8.-5. Jh. v. Chr.)* (Bâle).

DISCUSSION

A. Willi: When we look at the long history of a genre like the inscriptional epigram, and consider its relationship with another genre – in your case, epic –, we can adopt different perspectives. On the one hand, as you have done, we can focus on individual compositions and try to make out how they engage (or do not engage) with that other genre, taking both the former and the latter as somewhat static and self-contained entities. But should we not also ask how the intertextual 'target genre' – say, epic – is redefined as times change? In other words, if we find for example a given Homeric line (like the one about Nestor's speech) cited in both an epigram of fourth-century BC Athens and in one of fourth-century AD Milan, the type of intertextual engagement this shows is fundamentally dissimilar because 'being Homeric' conveyed something completely different in late-classical Athens and in late-imperial Northern Italy: in the second case the primary function might well have been to display culture and learning (unless the phrase had become a trite topos anyway, which seems perfectly possible), whereas in the former the quotation as such can hardly have impressed anyone. You have not of course denied this, but by focusing very much on the individual text alone, you may risk losing sight of the bigger picture that emerges when we collocate any given epigram within its wider literary environment, whether historically, geographically, or culturally defined. How easy will it have been, for instance, to read *CEG* 830 as specifically 'Gorgianic' when it belongs to a context where similar generically 'Attic' compositions were not unusual, as you yourself seem to suggest? Or why should I, as a late-Hellenistic Euboean reader, associate a phrase like βῶλος Ἐλεφηνορίς specifically with Homer – not least when the noun βῶλος is

extremely rare in Homer (attested only once: *Od.* 18, 374) but appears to have become rather more common in later poetry: is the reference to a local hero, Elephenor, who happens also to be mentioned in the *Iliad*, really sufficient to trigger such a response?

F. Dell'Oro: I think that we should never look at words as isolated entities. On the one hand, words act on the hearer or the reader in terms of the relation they have with each other. On the other hand, words may recall not just an author, but more likely an entire literary and cultural context. In the case of βῶλος in *GV* 755, why should we separate βῶλος from its adjective Ἐλεφηνορίς? It is the entire phrase with its (probable) neologism Ἐλεφηνορίς which would have struck the cultivated hearer/reader of the epigram. Coming now to the intertextual references which this phrase could have triggered, I must point out that I have been very cautious on this point and I have never spoken of a direct dependency of this phrase on the *Iliad* or on Homer. In fact, I have stated a dependency on – more generically – epic poetry. If we look at the rare attestations of the name of the hero Elephenor from the archaic to the Hellenistic age, we see that the mention of his name is mainly associated with that of Euboea: e.g. Hes. fr. 204, 52 M.-W. (from the *Catalogue of Women*) αὐτὰρ ἀπ' Εὐβο[ί]ης Ἐλεφήνωρ ὄρχαμος ἀ[νδρ]ῶν, Hellanicus 4 F 143 Jacoby ἦσαν δὲ μετὰ <τοῦ Ἐλεφήνορος τοῦ> Χαλκώδοντος τοῦ Ἄβαντος ἐν Εὐβοίαι, [Arist.] fr. 640 Rose (funerary epigram n° 33) ἐπὶ Ἐλεφήνορος κειμένου ἐν Τροίᾳ· νήσου ἀπ' Εὐβοίης Ἐλεφήνορα ἀρχὸν Ἀβάντων / ἐνθάδ' ἐνὶ Τροίῃ μοῖρα κατέσχε βίου. The first and the third quotations show quite clearly that not only could the name of Elephenor be easily associated by anyone with Euboea, but also very probably with epic contexts.

As for *CEG* 830, this epigram must be understood as the product of a specific moment of transition, in which the use of the Attic dialect becomes a possible linguistic choice among others. When we try to understand the linguistic choices of the

writers of epigraphic epigrams, we should never forget that the contexts in which these epigrams were produced are mostly opaque for us. Usually we do not know anything about the commissioning person and his or her ambitions, the person for whom the epigram was composed, the composer and his degree of familiarity with literature, and so on. *CEG* 830 is a very special case, as Gorgias is not an unknown author in the history of Greek literature and thought, nor are his writings. Moreover, his town of origin, Lentini, experienced considerable turmoil at times and this had some influence on the dialect used in Lentini and probably also on the choice of the dialect used for this epigram. The sum of these facts makes it worthwhile – I believe – to try to reconstruct some thoughts which could have emerged while preparing the epigram. Even though, as you seem to suggest, Attic was the common linguistic choice – a view with which I do not agree –, this does not exclude the possibility of a 'Gorgianic' reading.

More generally, I would like to recall that the history of the inscriptional epigram still has to be written. This can be done only by studying the epigrams in their specific and material context, before trying to connect them with the general development of the literary genres in Ancient Greece. For example, the fact that Attic was one of the literary languages of the Greek epigram during the fourth century BCE has not yet received enough attention. I think that there is still room for more exploration.

O. Tribulato: Nella tua relazione ti sei chiesta, a più riprese, se la lingua epica è rimasta un modello per gli autori dell'epigramma e, se sì, perché. Questa prospettiva interpretativa, almeno nella formulazione che hai presentato, mi pare problematica sotto due aspetti:

1. È davvero possibile immaginare uno scenario all'interno della cultura greca in cui la lingua epica *non* è un punto di riferimento? Altrimenti detto: visto che la lingua epica ha giocato in tutta la grecità un ruolo di modello, in che cosa consiste

la particolarità degli epigrammi che hai discusso – e, più in generale, del genere epigrammatico – rispetto alle convenzioni della lingua letteraria *tout court*, dove abbondano alcuni degli stessi elementi tipicamente epici che tu hai evidenziato nei tre testi? Tu trovi interessante che un epigramma tardo-antico da Milano possa citare Omero: ma Omero non ha mai cessato di essere l'autore di riferimento per i poeti di lingua greca, dunque perché questa ripresa dovrebbe essere particolarmente significativa?

2. Per discutere "la tensione tra scelte unitarie e scelte di autore" non sarebbe forse più proficuo investigare la scelta del dorico, che al contrario della lingua epica è invece estraneo all'epigramma delle origini e non è sempre presente neanche in quello post-classico? Nell'epigramma di Calcide, per esempio, sembra più marcata la scelta del dorico piuttosto che quella dei tratti epici. A proposito del mélange linguistico di questo epigramma tu affermi che esso può rappresentare una continuazione delle pratiche arcaico-classiche. A me invece pare che la situazione sia del tutto rovesciata: mentre in età precedente tratti dialettali non ionico-attici sono marchi del carattere locale della composizione, nell'età ellenistica al contrario sembrano piuttosto far parte di una convenzione letteraria che travalica i confini regionali per farsi lingua condivisa. È per questo motivo che sarebbe stato a mio avviso più promettente non già ricercare tratti ionico-epici e studiare le loro possibili motivazioni, come tu fai, ma piuttosto provare a fornire una mappatura dell'uso di tratti dorici (inizialmente estranei alla lingua del genere). Tanto più che in un certo numero di casi, i tratti 'epici' sono anche tratti condivisi dalla lingua lirica (e poetica in generale): tu questo lo ricordi all'inizio, ma poi sembri abbandonare questa prospettiva, quando per es. definisci l'uso del dativo -οισι in *CEG* 635 come un epicismo *tout court*.

F. Dell'Oro: 1. Proprio perché la lingua epica resta un punto di riferimento costante all'interno della produzione letteraria greca, gli esempi piuttosto rari di epigrammi che instaurano un

rapporto non pedissequo con tale modello, come, benché in maniera diversa, le tre iscrizioni qui presentate, possono essere considerati come una cartina tornasole che rivela un *engagement* con i modelli letterari come anche una riflessione linguistica. La lingua dell'epica è a tal punto elemento costitutivo del genere dell'epigramma che ci si può chiedere se gli autori di epigrammi, e soprattutto quelli di epigrammi epigrafici che rivelano livelli culturali e di competenza molto diversi tra loro, si rifacessero direttamente al modello epico o non piuttosto a una lingua di genere dell'epigramma. Per riprendere l'esempio che tu adduci, cioè quello del secondo verso di *GV* 1907, non è tanto significativo il fatto che un epigramma possa citare Omero, segno di un rapporto tutto sommato pedissequo, ma che il suo autore rielabori un verso dell'*Iliade*. Tale rielaborazione testimonia una volontà di appropriarsi del testo omerico, di far sì che siano lampanti al contempo sia il modello che l'intervento del poeta più tardo. Ci si potrebbe poi interrogare sulla rifunzionalizzazione del verso omerico: perché poteva essere importante per un medico che la sua voce fosse dolce? McLynn (1994) 234 immagina Dioskoros in un coro. Ci si può forse chiedere se non sia qui in gioco piuttosto un qualche valore terapeutico attribuito alla parola.

Per concludere su questo punto, è proprio la presenza costante della lingua epica come modello che permette uno studio diacronico unitario della lingua dell'epigramma nelle varie regioni del mondo di cultura greca. Certe scelte non banali degli autori di epigrammi epigrafici possono poi permetterci di intravedere il loro dialogo con tale modello, sia che quest'ultimo fosse diretto, sia che fosse mediato.

2. Dire che il dorico è un dialetto "estraneo all'epigramma delle origini" equivale in primo luogo a negare l'importanza – evidente – dei dialetti locali, e quindi anche dorici, nel primo sviluppo dell'epigramma epigrafico. Le tue affermazioni sembrano poi negare la possibilità di un'influenza – certamente più sfuggente – di tradizioni letterarie, cultuali o oracolari di dialetto dorico o comunque non ionico. Un esempio lampante

viene da quelle parole che si riscontrano – anche o solo – nella loro variante non ionico-attica negli epigrammi attici. Ne dà una lista già Buck (1923) 134, che riprende studi più antichi. Si possono citare, per esempio, Ἀθάνα (per esempio *CEG* 235, 1 dove contrasta con hέδε del verso successivo) o φρασμοσύναι (*CEG* 243, 2 dove contrasta con il successivo μετρ<ὸ>ς). Che si faccia intervenire la lirica corale, come pensava Buck, o altre influenze (rimando qui per brevità e a titolo di esempio alle interessanti riflessioni sviluppate da Kaczko [2016] 247-249 per il dativo φρασμοσύναι), anche in area attica l'attico e la lingua ionico-epica non erano i soli punti di riferimento per il redattore nel momento della composizione di un epigramma.

La mia affermazione sulla continuità della presenza del mélange dialettale si riferiva specificamente alla funzione dei dialetti – 'dorici' o meno –, cioè al loro impiego, in primo luogo, come marcatori di identità e, in secondo luogo, come possibili rinvii a una tradizione letteraria. Abbiamo esempi che mostrano la continuità della prima pratica, anche se magari con tratti poco marcati, così come della seconda per epigrammi epigrafici di età post-classica e questo mi interessava sottolineare.

Secondo l'interpretazione che ne ho dato, i 'dorismi' presenti in *GV* 755 riflettono un impiego del 'dorico' prima di tutto come lingua di genere condivisa a livello sovraregionale. *GV* 755 sembra infatti rifarsi a un mélange dialettale di genere che prevede la presenza di dorismi (che a me paiono superficiali nel caso in questione), che non sono necessariamente da interpretarsi come tratti locali (cioè rivelatori di un'identità). Un epigramma come *GV* 1907 presenta invece un mélange dialettale, anch'esso di genere, che coincide con la lingua ionico-epica, senza quella concomitanza di altri dialetti che possiamo trovare negli epigrammi epigrafici pre-ellenistici.

Per concludere, benché importante, la trattazione dell'impiego degli elementi dorici mi avrebbe costretto ad occuparmi di un aspetto limitato del problema dell'evoluzione della lingua dell'epigramma. La lingua ionico-epica è una presenza costante

nella storia dell'epigramma e permette quindi di dare une visione di insieme della sua evoluzione. È stata questa constatazione che ha guidato la mia scelta.

A. Cassio: Following on from what has just been remarked, *à propos* of the Apatourios epigram, you seem to subscribe to Bechtel's hesitation about the interpretation of the personal names with Δαμ° as a first member: are they related to (1) δᾶμος, the non-Attic-Ionic form of δῆμος, or to (2) the root of δάμνημι/δαμάζω? To my mind, in the specific case of Apatourios' father Δαμάρμενος, (1) is the only possible solution, which prompts further reflection on the use of Doric forms in this epigram:

(i) Δαμάρμενος is a compound like θυμάρμενος "pleasurable" (Bacchyl. 3, 71; Callim. *In Dian.* 167), and ἄρμενος "suitable, pleasing", found in Homer and later poets, is a "Restform eines im Griechischen sonst verschollenen Wurzelaorists"[83]. Precisely as θυμάρμενον is defined by *Suda* θ 549 as τὸ τῇ ψυχῇ ἀρέσκον, Δᾱμάρμενος is a Doric personal name meaning τῷ δᾱ́μῳ ἀρέσκων.

(ii) Δαμάρμενος and Δαμαρμενίδας (in all likelihood Δᾱμ-) are apparently found only in Doric-speaking areas, Epidauros, Laconia, Delphi, Argos. Δαμάρμενος, the mythical "pêcheur d'Érétrie" (as you call him), who drew up Pelops' shoulder blade from the sea, and whose name you seem to take as an indication that it was in use in Euboea, is highly suspicious as supporting evidence for a local Euboean name because according to the story told by Pausanias in his book on Elis (5, 13, 4-6), Δαμάρμενος was 'adopted' by the Eleans who made him and his descendants guardians of Pelops' 'sacred' shoulder blade – so that the name might in fact be the name of an ancestor of a prominent Elean family for whom a mythical story linked to Euboea was invented *a posteriori*.

[83] J.A. HARÐARSON (1993), *Studien zum urindogermanischen Wurzelaorist* (Innsbruck), 199.

(iii) What really clinches the matter is the name of a prominent Spartan, grandfather of two wives of Spartan kings, attested as Δημάρμενος in the Herodotean text (5, 41 and 6, 65), clearly an Ionicized form of Δᾱμάρμενος, like Δημάρητος for Δᾱμάρᾱτος. Had Herodotus linked Δαμ-άρμενος to δᾰμ-άζω, he would never have turned Δᾰμ- into Δημ-.

Δαμάρμενος the father of Ἀπατούριος was probably a foreigner from a Doric-speaking area who had moved to Euboea and called his son by a local name. The Doric forms of the epigram, certainly composed by a very learned man, may be mainly due to a literary whim, but we cannot rule out that the origin of the father might have played a role.

Besides, I agree with Andreas that βῶλος Ἐλεφηνορίς does not guarantee an immediate association with Homer. Apart from the fact that in Homer βῶλος is attested only once and in its original meaning of "lump of earth", Elephenor king of the Abantes of Euboea is mentioned by numerous prose authors after Homer (e.g. Hellanicus, Plutarch, and others) and is a mythical figure that must have been familiar to many inhabitants of the island. If anything, it is the non-Homeric innovation Ἐλεφηνορίς that should attract our attention.

F. Dell'Oro: As far as βῶλος Ἐλεφηνορίς is concerned, I have already answered Andreas. Let me just say again that I have not spoken of any immediate association of βῶλος with Homer.

In respect of the proper name Δαμάρμενος, I would like to mention that proper names do not always reflect the dialectal features of the place where they are attested and that they can also be re-interpreted in a way which does not reflect their (correct) etymological origin. A proper name with Doric features in an Ionic context does not necessarily imply that the person who bore it was of Doric origin. In the case of the father of Apatourios, Δαμάρμενος, on the one hand, as you said, we cannot rule out that he was a foreigner, but on the other we do not have enough elements to prove it. If the origin of Apatourios or of his father (or more generically of their ancestors) was really at

issue, it is strange that no clear reference to it emerges in an epigram of five elegiac couplets. The presence of Doric (superficial) features cannot be used to prove the origin of the family of Apatourios, as this would not be methodologically sound. The content of the epigram does not support in any way the hypothesis of a Doric origin of the family of Apatourios. Now the question is: why should we create a link between some possible family origins, which the author of the epigram is not flaunting, and the use of Doric features in the epigram? Be that as it may, the use of Doric features in this epigram seems first of all a literary device.

As concerns more specifically the etymology of Δαμάρμενος, which I could not go into in more depth in my contribution, it seems suspicious to me that we find the (supposed) Attic-Ionic variant Δημάρμενος only in literary texts. In other words, Δημάρμενος could be a re-interpretation of an original form Δαμάρμενος. In fact, Herodotus mentions it together with the name Δημάρητος/Δαμάρητος which could have influenced the interpretation of Δαμάρμενος as Δημάρμενος in the later transmission of the text. Like you, Bechtel seems to interpret Δαμάρμενος as built on δῆμος (cf. *HPN* 123). Nevertheless, he is aware of a kind of continuity between δᾰμ- and δᾱμ- in the formation of proper names (with different meanings, of course). In Eretria in the fourth century BCE, Δήμιππος called his son Ἱππόδαμος which should probably be interpreted as a compound from the root of δαμάζω rather than as from δῆμος/δᾶμος. As concerns the second part of the compound, I would like to mention the use of ἄρμενος found e.g. in Apollonius Rhodius' *Argonautica* 4, 1461: οἵ τ' ἄρμενοι ἐς τόδε ἔργον "and the ones apt to this task".

To sum up, first of all, the etymology of the proper name Δαμάρμενος is not straightforward. Secondly, even if one accepts that Δαμάρμενος was originally the Doric equivalent of Δημάρμενος, one cannot be sure of the interpretation of the name in Late Hellenistic Chalcis. Thirdly, the father is mentioned only in the header, but never in the epigram: were the

supposed Doric origins of Apatourios' family really important, they would have been explicitly mentioned, even shortly, in the epigram.

L. Huitink: Connecting with what has just been said, and taking into account that you yourself make out so many different linguistic sources or points of reference alongside the language of epic – such as lyric, epichoric dialects, other literary genres (Gorgias, Timon, etc.) –, I would like to ask about the overall impression. Are readers of such epigrams intended to parse the language similarly and note all these discrete influences (or even look for specific sources), or does the language of these epigrams amount to a register that is specifically 'epigrammatic'? And if so, how would you characterize that register in terms of its literary 'level'? Related to this is also the question at what point certain linguistic features do stand out as peculiar (as deviating from the norm) and should (or would) make an audience think about them and interpret them.

F. Dell'Oro: The variety of the epigrams collected in the *Greek Anthology* shows that we have to consider it as a very adaptable genre: not only from the point of view of its content, but also from that of the wide range of linguistic choices (from funerary to scoptic epigrams). Apart from the fact that epigrams are usually short compositions, it is difficult to see specific epigrammatic features which are not shared by some other genre. We should also bear in mind that the literary competence of the authors of literary and epigraphic epigrams can vary a lot. This makes it difficult to define the epigram neatly as a literary genre with a specific register.

As for the audience, neologisms (e.g. Ἐλεφηνορίς in the phrase βῶλος Ἐλεφηνορίς) would probably have struck them more than the re-elaboration of a Homeric verse (οὗ μέλιτος [γ]λυκίων φθόγγος ἔην στόματος), and this re-elaboration more than a rather precise quotation (οὗ καὶ ἀπὸ [γλώσης μέλιτος] γλυκίων ῥέ[εν αὐδή]).